

FC  
~~134~~  
B#38  
1939



Bibliothèque Nationale du Québec

BIBLIOTHÈQUE DU COMITÉ " FRANCE-AMÉRIQUE "

L'Hon. C. P. BEAUBIEN

*Sénateur du Canada*  
*Président du Comité France-Amérique de Montréal*

LE PROBLÈME  
DE LA SURVIVANCE FRANÇAISE AU CANADA  
ET LES INFLUENCES AMÉRICAINES

*Extrait du numéro d'Août 1939 de la Revue " France-Amérique "*



COMITÉ " FRANCE-AMÉRIQUE "

SIÈGE SOCIAL : 9, AVENUE VICTOR-EMMANUEL III, PARIS

1939



Bibliothèque Nationale du Québec

BIBLIOTHÈQUE DU COMITÉ " FRANCE-AMÉRIQUE "

L'Hon. C. P. BEAUBIEN

*Sénateur du Canada  
Président du Comité France-Amérique de Montréal*

LE PROBLÈME  
DE LA SURVIVANCE FRANÇAISE AU CANADA  
ET LES INFLUENCES AMÉRICAINES

*Extrait du numéro d'Août 1939 de la Revue " France-Amérique "*



COMITÉ " FRANCE-AMÉRIQUE "

SIÈGE SOCIAL : 9, AVENUE VICTOR-EMMANUEL III, PARIS

1939

A M. Léon Tardieu  
avec cordiales salutations

L'Hon. C. P. BEAUBIEN  
Sénateur du Canada  
Président du Comité France-Amérique de Montréal

*C. P. Beaubien*

LE PROBLÈME  
DE LA SURVIVANCE FRANÇAISE AU CANADA  
ET LES INFLUENCES AMÉRICAINES

Extrait du numéro d'Août 1939 de la Revue "France-Amérique"



PARIS  
LES ÉDITIONS "FRANCE - AMÉRIQUE"  
9, Avenue Victor-Emmanuel III  
1939

FC  
134  
B438  
1939

# LE PROBLÈME

## DE LA SURVIVANCE FRANÇAISE AU CANADA

### ET LES INFLUENCES AMÉRICAINES

---

Les Français qui, pour la première fois, prennent contact avec la province de Québec sont étonnés et presque toujours émus. Leur émotion nous est une douce joie.

Après cent soixante-quinze ans de régime anglais, la physionomie de la campagne, fermes et champs, comme les traits des visages, la langue, l'accent, tout est demeuré typiquement français. Un océan franchi, près de deux siècles révolus, et les Français de France se retrouvent chez eux sur une terre qui résonne de noms français et au sein d'une population qui vibre encore au nom de la France.

Cette pérennité de la race française sur les bords du Saint-Laurent a été justement appelée « le miracle canadien ».

Sait-on ce qu'il a coûté ?

La conquête anglaise a laissé le pays décimé, ruiné, prostré : des régions entières incendiées par l'ennemi, les terres à peu près abandonnées pendant cinq ans, tous les bras étant requis pour la défense du pays, même les grains de semence réquisitionnés pour être souvent, par énormes cargaisons, expédiés aux Antilles et vendus au profit de l'intendant Bigot et de sa horde de spéculateurs véreux.

C'est dépouillés, déguenillés, pieds nus que les Canadiens-Français, refusant de désespérer, relevèrent leurs foyers et, retranchés près de leurs clochers, assurèrent leur survivance.

Rien ne fait mieux voir leur dénuement et leur volonté de survie que cette brève citation de M. L.-J. Dalbis, le fondateur et l'animateur de l'œuvre si utile de l'Institut Scientifique Franco-Canadien :

*Au cours de cette longue et douloureuse épreuve, la France n'apportait à ceux qui luttèrent pour sauvegarder leurs droits ni aide, ni espoir. Vainement du haut des remparts de Québec, le vieux soldat canadien regardait vers la mer d'où monte la lumière, et mélancoliquement répétait avec le poète : « Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ? »*

*Près d'un siècle passa sans que rien parut. Ni missionnaires, ni colons, ni journaux. C'était le blocus intellectuel. Il fallait durer et pour durer, il fallait vivre sur ses réserves. Aussi, de quels soins attentifs n'entourait-on pas les vieux livres de France où les aïeux avaient appris leur langue et lu leur histoire. Souvent, l'écolier devait copier à la main l'exemplaire sacré sur lequel seul le maître avait le droit de poser les mains. Reliques chères entre toutes, vieilles, quelquefois tachées déchirées, dont les feuilles partaient au vent, elles furent le seul aliment de l'esprit, le seul cordial de l'âme. Elles furent le flambeau vacillant à la lueur duquel on apprit à lire aux petits, elles furent le feu sacré éclairant pour eux la route de l'espoir.*

Puis, ce fut la période de la persécution tant il est vrai que cette survivance miraculeuse s'est nourrie d'épreuves.

Abandonné, hélas oublié même, ce peuple de gueux, debout au milieu de ses morts et de ses ruines, refusa de courber le front devant ses nouveaux maîtres. Retranché dans ses camps, soutenu et guidé par ses prêtres, avec opiniâtreté, il fit face au gouvernement despotique de Londres. Toutes les attaques pour subjuguier son âme française furent brisées.

Il prend même l'offensive, il réclame et obtient ses coutumes françaises, il exige de faire ses propres lois et de geurre lasse, on le lui accorde. Exaspéré par les injustices, les persécutions de gouverneurs qui n'ont cure que des coteries obséquieuses qui les entourent, il réclame crânement, violemment, le droit de se gouverner librement.

On le lui refuse ; il décroche le vieux mousquet de ses pères ; le sang coule. Cette fois, Londres a entendu et s'est ému. Il lui fallut bien reconnaître que ses procédés de dénationalisation avaient échoué. Interdire la fondation de collèges français, créer l'Institut Royal pour, insidieusement, répandre l'usage de la langue anglaise, entraver le recrutement du clergé, le premier et presque l'unique éducateur du peuple, combattre l'usage du français même au sein de l'Assemblée Législative, composée en grande majorité de représentants français d'un peuple français, rien n'avait réussi. Les attaques n'avaient pas mordu. Le bloc français restait intact.

Il fallait aviser autrement. Cette fois, la manœuvre a plus d'ampleur. Elle vise à noyer le peuple français du Québec dans la population anglaise de l'Ontario qui croît rapidement. De cette union où, injustement, la constitution proscriit du Parlement l'usage du français, l'on espère que l'apport d'une émigration anglaise, de capitaux anglais, finira bien par dominer, puis absorber cette colonie rebelle de paysans frustrés et têtus.

La déception fut grande. Dès l'ouverture de la première Chambre des provinces unies du Haut-et du Bas-Canada, Sir Louis-Hippolyte Lafontaine s'éleva de toute la hauteur de son incontestable autorité contre la proscription de sa langue, de celle de la moitié des populations sujettes à l'autorité de la Chambre. Cette protestation, Lafontaine la fit dans sa langue, au défit de la nouvelle constitution.

Ce nouvel échec conduisit à la Confédération de nos jours, fondée sur l'autonomie de la race française pour ce qui a trait à sa religion, sa langue et ses lois. Sur ce modèle, se sont façonnées les constitutions des autres dominions et grâce aux concessions sages de Westminster s'est édifié l'Empire Britannique, cette merveille d'unité dans la diversité qui, au dire de Sir William Clarke, est le symbole vivant de la sublime devise de la France : « Liberté, Égalité, Fraternité ».

Depuis 1867, la Confédération a donné à la province de Québec une liberté dont elle a usé avec générosité envers la minorité anglaise. Les autres provinces ont été lentes à suivre son exemple, mais l'heure de la persécution est passée pour le Québec, et la tolérance en dehors de ses limites est heureusement en voie de progrès. Cette heure de paix est-elle une heure de sécurité ?

La période héroïque de la résistance est close. La Confédération apportait au groupement français la grande charte de ses libertés et chacun revint aux exigences de chaque jour, à la lutte pour la vie matérielle.

Ésope avait raison. Le berger qui se couvre soigneusement de son manteau pendant l'orage le laisse choir aux premiers rayons de soleil.

Le peuple du Québec avait pour toute richesse ses champs dont il vivait,

et rien d'autre. Le commerce était entre les mains des Anglais, qui seuls possédaient les capitaux.

Le pays prenait rapidement de l'essor, il se tournait vers les plaines de l'Ouest. Les chemins de fer étendaient leurs réseaux. La puissance du Canada s'accroissait de cinq autres provinces et couvrait tout le versant nord du continent américain.

Nous touchons à une période de progrès sans précédent. L'univers a les yeux sur le Canada. Il y découvre des richesses de toutes espèces, presque toutes à l'échelle de grandeur du pays lui-même.

Vieilles richesses comme nos fourrures, richesses plus récentes comme nos plaines de l'Ouest, puis nos forêts inépuisables qui, de leurs bois variés, abritent l'homme et ses industries et de leurs papiers recueillent et diffusent sa pensée.

Enfin, voilà que des régions revêches et arides révèlent des trésors insoupçonnés : l'or et tous les métaux précieux et industriels, l'or surtout. Les capitaux abondent. Tous ils viennent d'Angleterre d'abord, puis et en plus grande abondance des États-Unis. Ces capitaux restent ou passent aux mains d'Anglais et d'Américains établis au pays. Ils créent des milliers d'industries qui croissent, prospèrent. Le Canada devient un grand pays industriel. Il se classe au cinquième rang dans le commerce international. Sa croissance rapide nécessite des organisations commerciales collectives, qui repoussent et souvent détruisent l'entreprise individuelle.

Des villes surgissent. Montréal devient une métropole de plus d'un million d'âmes. La main-d'œuvre se recrute dans nos campagnes. Les enfants trop nombreux pour vivre sur la terre paternelle s'embauchent à la ville. Plus des deux tiers de notre population, autrefois presque exclusivement rurale, habite maintenant les centres urbains. Sauf de rares exceptions, les industries, le commerce et la finance parlent et n'entendent que la langue des patrons : l'Anglais. Ceux qui travaillent en subordonnés dans ces entreprises sont bien contraints de comprendre et même de parler cette langue.

Les Canadiens-Français, dépouillés de tout par la conquête, se sont accrochés à leurs terres. Ils en ont retiré leur subsistance, mais jamais la fortune et rarement l'aisance. De l'extérieur, rien ne leur est venu. De ses enfants et de leur pays, la vieille mère-patrie a tout oublié et rien appris, même ce qui aurait pu largement lui profiter.

Le capital anglais, et c'est le seul qui, venant de l'extérieur, contribue au développement du pays, n'emploie guère que des directeurs et des techniciens de langue anglaise qui, partout et constamment, en répandent l'usage.

L'intérêt évident qu'ils ont de participer à ce progrès rapide amène nos compatriotes à apprendre et à parler l'anglais de plus en plus fréquemment. Si l'on reproche à l'industrie, à base de capitaux anglais, de ne donner que des emplois secondaires aux habitants de la province qui lui fournit les produits naturels qu'elle transforme en richesse, elle objecte que nos compatriotes manquent de compétence.

Prétexte, bien souvent. Il faut, honnêtement, admettre toutefois que nos écoles techniques et nos universités, avec leurs pauvres ressources, n'ont pas toujours été à la hauteur des universités de langue anglaise disposant, pour la plupart, de dotations fastueuses.

Nos Universités ont dû, pendant bien des années, se limiter presque

totalemenent à la formation la plus rapide et la moins coûteuse : celle des médecins, des avocats et des notaires.

Elles se sont consacrées à leur tâche avec un dévouement et un esprit de sacrifice admirables. Trop longtemps, la grande misère de nos Universités a laissé indifférents et nos populations et nos gouvernements.

Dans un pays neuf, où tout est à créer, il faut tout d'abord vivre. Les besoins matériels doivent prévaloir. Il faut s'assurer le pain de tous les jours, fonder son foyer et pourvoir aux charges souvent bien lourdes de familles nombreuses. Les préoccupations de l'esprit, avec des débuts aussi modestes, passent au second plan, tout au moins pour un temps. Ce fut longtemps la condition des nôtres. Il y a des exceptions, mais elles sont rares.

Sur une terre acquise par la découverte, arrachée à la forêt sauvage, faite et pétrie de nos mains, il ne faut pas que nous ne soyons que des serviteurs dénationalisés.

C'est un danger, mais ce n'est pas le seul. Le voisinage du peuple le plus puissant, le plus riche et le plus entreprenant du monde nous a coûté bien cher. Il a déjà capté deux millions des nôtres. En temps de prospérité, ses grandes cités éclatantes de lumière, ses centres industriels, intensément actifs, font appel à nos populations. Le salaire y est fort et la vie luxueuse. C'est un appel qui se répète malheureusement sans arrêt sous différentes formes : par la radio, les journaux, les revues et par les films animés dont la première étape, dans leur course à travers le monde, est le Canada.

Il faut donc le reconnaître, la lutte contre la langue et la nationalité n'a pas cessé, elle ne fait que se transformer en substituant aux armes de la domination violente, brutale, celles plus dangereuses de l'intérêt matériel, de la séduction sous toutes ses formes et incessante qui, par l'atmosphère qui s'en dégage, pénètre de plus en plus profondément dans toutes les couches de la population.

Mais il y a plus, il ya bien plus.

Ceux qui envisagent l'avenir pour eux-mêmes ou pour leurs enfants veulent s'assurer les meilleures chances de succès. Ils ont conscience que la lutte avec leurs compatriotes de langue anglaise — déjà appuyés par les capitaux dont ils disposent — doit tout au moins sur le terrain de la compétence se faire à armes égales.

Dans le commerce, dans la finance, dans les sciences techniques, ils recherchent, non sans raison, la formation la plus poussée, la plus moderne, la plus pratique, la plus appropriée aux besoins de l'heure présente. Beaucoup la recherchent dans les écoles, les collèges et les universités de langue anglaise, tout à côté de ceux avec lesquels ils devront engager demain la lutte pour la vie.

C'est un besoin qu'ils ressentent d'autant plus vivement que leur mentalité française, à tendance individualiste, est mal préparée à l'effort collectif qui s'impose dans notre milieu pour sortir de la médiocrité et atteindre aux premiers plans.

Ceci est même vrai pour les professions libérales, tout au moins pour le droit, où l'avocat doit être apte à contre-examiner un témoin anglais ou à plaider devant des juges qui comprennent peu ou point le français. Et pour ceux qui ambitionnent de servir leur pays au Parlement fédéral, la maîtrise

de la langue anglaise est indispensable ; comment convaincre autrement l'un ou l'autre de nos deux corps législatifs où les trois quarts des députés ou sénateurs n'entendent aucunement notre langue.

Nos bons amis de Paris seraient surpris d'apprendre que nos hommes d'État, dont ils applaudissent généreusement l'éloquence toute française, n'en sont pas moins contraints de tenir tête à des adversaires de langue anglaise dans l'idiome de ces derniers et bien souvent avec un succès marqué.

Les grands maîtres de votre littérature, vos stylistes incomparables qui se refusent à apprendre les langues étrangères de peur d'en être contaminés, seraient bien malheureux dans notre vieille province de Québec.

De ce qui précède, il faut retenir que dépouillé de tout par la cession et sans secours du dehors, notre peuple est resté pauvre, ce dont il n'est ni responsable, ni honteux d'ailleurs.

Les capitaux et les affaires qui les multiplient appartiennent en grande partie à nos compatriotes de langue anglaise qui, en développant nos ressources naturelles, ont édifié leurs fortunes et se sont munis des moyens essentiels pour assurer leur succès futur en créant avec soin, souvent avec des donations somptueuses, les maisons d'éducation supérieure, collèges, écoles techniques et universités dont ils ont besoin.

Tout à côté, avec beaucoup de peine et de misère, longtemps nous avons eu un système éducationnel de fortune, et ce n'est que grâce au dévouement et à l'abnégation de notre clergé et de nos communautés religieuses que nous comptons maintenant 29 collèges classiques pour les jeunes gens et quatre collèges pour les jeunes filles. Nous devons à ces collèges ces hommes d'État qui ont réclamé et obtenu notre pleine autonomie, et c'est beaucoup. Mais ce n'est pas tout ; c'est même bien loin de l'être.

En face des positions conquises par nos compatriotes de langue anglaise, exposés à être submergés par la marée montante de l'américanisme, qu'avons-nous fait, que faisons-nous pour durer, pour perpétuer le miracle canadien.

Ces dangers, ceux qui veillent sur les hauteurs les ont bien vus. Depuis longtemps déjà ils ont donné l'alarme et en attendant les renforts, ils ont défendu le terrain tant bien que mal avec les seules armes de leur dévouement et de leur abnégation.

Ceux qui nous protègent ainsi, ceux qui se sont jetés en travers de l'envahisseur, ce sont encore nos prêtres ; ceux qui nous ont consolés lors de la cession et constamment soutenus depuis. Ceux-là seuls qui ignorent tout de notre histoire ne comprennent pas notre reconnaissance et notre attachement pour notre clergé.

L'Université Laval de Québec, fondée en 1852, et maintenue depuis au prix de quels sacrifices ; sa filiale, l'Université Laval de Montréal, créée en 1876 et devenue l'Université autonome de Montréal en 1919, ont pourvu au recrutement du clergé et des classes professionnelles ; l'École Polytechnique qui s'ouvre à Montréal en 1873, fort modeste à ses débuts, a pris depuis la guerre une autorité maintenant reconnue. Puis, vinrent l'École Technique et l'École des Hautes Études Commerciales, toutes deux de Montréal, l'École de Chimie agrégée à l'Université Laval de Québec, les Écoles Normales Supérieures, les deux Écoles des Beaux-Arts de Montréal et de Québec, les Écoles d'Agriculture d'Oka et de Sainte-Anne de la Pocatière, l'Institut Supérieur de Philosophie de l'Université Laval, les Écoles de Sciences

Sociales de Montréal, de Québec et d'Ottawa, l'Institut Pédagogique de Montréal, le Collège Marguerite-Bourgeois. A ces institutions, il faut joindre des Écoles de pharmacie, d'art dentaire, de science forestière, d'industrie laitière, plus de cent écoles ménagères. Et il ne faut pas oublier la Société d'Histoire Naturelle, affiliée à l'Université de Montréal, l'Association Canadienne-Française pour l'avancement des sciences, l'Institut Scientifique Franco-Canadien.

A cela, il convient d'ajouter nos centaines de couvents qui ont fait de si bonne besogne, plus de sept mille écoles primaires qui accueillent les enfants catholiques et vingt-deux écoles normales qui forment les instituteurs.

Pour répondre à l'admirable initiative de l'Honorable Philippe Roy, qui créa la Fondation Canadienne, à la Cité Universitaire de Paris, le Gouvernement de Québec a fondé des bourses pour permettre à nos universitaires de compléter leurs études en Europe, surtout en France.

Toutes ces institutions, toutes ces fondations dénotent tout au moins des efforts déterminés et persévérants de la part de ceux qui n'ont guère pu améliorer leur condition depuis la cession.

Ces efforts n'ont pas été tout à fait sans résultat puisque cinq des nôtres ont été conviés à occuper des chaires à la Sorbonne, deux autres ont été honorés par l'Institut, et quelques-unes de nos œuvres, tout récemment encore, ont retenu l'attention en France.

Ces efforts ont même suscité l'admiration et les encouragements de l'élite de la race que nous concurrençons, que nous bousculons parfois dans la lutte de tous les jours, que nous inquiétons quelquefois par nos revendications.

Dans son périple merveilleux au Canada, George VI, notre Roi bien aimé, aussi large d'esprit que de cœur, s'est réjoui de la fidélité de notre peuple à sa langue et à ses traditions, et notre Souveraine, fée gracieuse qui a conquis tous les cœurs, a applaudi à la conservation de nos lois françaises, issues comme celles de son pays d'Écosse, du droit romain.

Lord Tweedsmuir, notre Gouverneur Général, au Congrès de la Langue Française en 1937, nous donnait ce témoignage flatteur :

*Mais le Canada français ne fait que commencer son œuvre littéraire. Il réunit tous les éléments d'une grande littérature, un peuple dont l'histoire est l'une des plus romanesques qui soient, une paysannerie qui, heureusement, a su rester proche du terroir et conserver ses vieilles traditions. Je prévois que le Canada français collaborera avec distinction à ces travaux de l'esprit qui resteront toujours à la base de la civilisation véritable, car il participe à deux grandes traditions, la française et l'anglaise.*

Le Colonel Bovey, professeur de l'Université Mc Gill de Montréal, qui occupe une place de premier plan dans la vie intellectuelle et universitaire du pays, a écrit ce qui suit :

*De votre langue, je n'ai pas besoin de parler. Il y a des esprits étroits qui ne voudraient entendre qu'une seule langue en ce pays. Je ne partage pas cette opinion. Au contraire, je ne vois pas comment la culture latine pourrait survivre ici sans la langue française et j'ai déjà indiqué que sans la culture latine, notre civilisation n'existerait plus.*

*Si je vous ai parlé franchement, je me suis prévalu des privilèges d'un ami sincère. Gardez votre langue française, développez votre culture française ; à la fin tout le monde*

*comprendra la valeur du Canada français dans l'Amérique du Nord. Il est le dépositaire et le gardien conjoint avec nous, de la civilisation occidentale.*

M. Montpetit cite Sir Andrew Mac Phail, un autre professeur à l'Université Mc Gill et un auteur distingué :

*Ce sont seulement ceux qui ignorent l'histoire, qui s'étonnent de la force silencieuse de Québec. L'héroïsme, la beauté, l'esprit chevaleresque des colons français sont devenus légendaires. On parle comme si ces vertus avaient repassé les mers après la capitulation. La vérité est qu'elles sont demeurées. On les retrouve chez un guide des lacs du Nord, chez l'artisan qui exerce son métier dans sa maison, chez le paysan qui donne l'hospitalité pendant la nuit. Celui qui sait regarder Québec y découvre la survivance de l'ancien régime dans la magistrature, dans le clergé, au Parlement, dans les professions libérales, dans les salles de rédaction.*

Le Professeur W. F. Osborne, de l'Université de Manitoba, nous apporte le témoignage précieux qui suit :

*Le Canada français, en dépit de sa longue séparation de la France, demeure tout à fait typiquement français. Nous avons ainsi, comme l'un des deux éléments principaux au Canada, le Français qui parle la langue de France avec une rare unanimité et une grande fidélité, pratique la religion qui s'accorde si bien avec le caractère français, possède le tempérament français, la psychologie française, pense d'après les méthodes qui caractérisent le Français, si différentes en beaucoup de points de celles de l'Anglais.*

*Comme Canadien-Anglais, on me permettra de dire qu'il n'y a dans aucune portion du Canada anglais un sentiment pour notre pays natal aussi vif, aussi chaleureux que celui éprouvé par le Canadien-Français pour la terre qui l'a vu naître.*

*L'esprit anglais est sans rival pour les entreprises, les affaires, le contrôle, l'action, mais l'esprit français est sans égal pour la critique, l'exposition, l'analyse. Si ce qui nous occupe est la formation d'un type, le façonnement d'une civilisation, n'est-ce pas un actif d'avoir au Canada près de quatre millions de concitoyens qui sont les héritiers de cette grande tradition critique et qui peuvent ajouter à nos talents nationaux ce tempérament, cette idiosyncrasie, cette mentalité? N'est-il pas désirable qu'un élément intégral et précieux de notre talent national soit précisément cette capacité de formuler des jugements sur les institutions, les principes, les programmes? Vous ne pouvez avoir cette mentalité particulière sans les personnes qui la possèdent. Vous ne pouvez avoir celles-ci sans leur langue.*

*Montrons que nous les honorons, que nous apprécions leur mentalité et leur langue. Comme Canadien-Anglais, je me réjouis que trois millions de mes concitoyens parlent français, pensent en Français, agissent en Français.*

Je pourrais multiplier de pareilles citations. Elles suffiront cependant pour démontrer que tout au moins dans le monde de la pensée, le Canada français a su mériter le respect pour le passé et la confiance pour l'avenir.

En peu de mots, voilà bien imparfaitement, bien incomplètement ce que nous avons fait. Est-ce assez ? Voilà où nous en sommes arrivés. Est-ce assez haut ? Est-ce hors l'atteinte ? Est-ce la sécurité assurée ?

Non, cent fois non. Cette réponse, c'est toute la jeunesse d'aujourd'hui qui, sous l'inspiration de ses chefs, la redit, la traduit dans ses actes, l'interprète dans sa vie.

Ecoutez M. Edouard Montpetit, celui qui a peut-être le mieux compris et le mieux exprimé les besoins comme les sentiments de ses compatriotes :

*Une réaction s'amorce. Notre insouciance un peu béate va se changer en une poursuite active. Sans rejeter la politique, où notre influence agira, nous sentons que d'autres voies sollicitent nos pas, qu'un travail de préparation doit s'effectuer en nous et la nation s'imprégner de toutes ses souffrances affinées, grandies jusqu'à valoir un enseignement. Heureuse disposition qui nous fait adopter cette pensée de Boutroux : « Rien de grand ne*

*de soi, et la conservation de la puissance, de la foi et de l'amour implique au fond de nos âmes une continuelle création ». Le moment est venu d'énoncer une doctrine et de l'appliquer. Ce sera le rôle de la génération qui vient. Puisse-t-elle le remplir dans un esprit large et sûr, le seul qui convienne aux gestes décisifs !*

Cet appel a été repris de plus haut et s'est précisé clairement. Peu après son accession à la pourpre, Son Éminence le Cardinal Villeneuve disait le 14 janvier 1934 :

*Le salut, nous devons le chercher dans nos maisons d'éducation, dans nos universités, surtout pour en obtenir les directives de vie pour notre élite comme pour l'ensemble du peuple. Il nous faut des universités, non pour en faire des laboratoires de vaines spéculations, de riches musées où l'on puisse collectionner, en des rayons à étiquettes, des systèmes momifiés. Nos universités catholiques canadiennes-françaises doivent diriger notre pensée publique, sous peine d'être submergées. On attend d'elles des directives de vie, de vie personnelle pour ceux qui les fréquentent, de vie sociale pour l'ensemble de notre peuple.*

Ces paroles nécessaires et vigoureuses ont été entendues. Le mouvement est donné. Le Gouvernement de la Province de Québec, conscient du développement minier du pays et soucieux de préparer nos compatriotes à s'assurer leur juste part de ces richesses nouvelles, fonde l'École des Mines Supérieures affiliée à l'Université Laval de Québec et l'École des Mines de Val d'Or où les élèves apprendront la pratique de leur art sur le terrain, dans son application aux problèmes de l'exploitation elle-même.

Notre éminent compatriote, le Sénateur Dandurand, avec l'active coopération de Son Excellence Mgr Gauthier, archevêque de Montréal, et l'appui complet de Son Eminence le Cardinal Villeneuve et de Son Eminence le Cardinal Verdier, vint demander et obtenir de l'Université de Paris et du Gouvernement de la République la création d'un collège classique modèle pour Montréal.

Au mois de septembre, le Collège Stanislas de Montréal a ouvert ses portes et il a, dès le début, remporté un succès si grand qu'il en est devenu inquiétant. Ses élèves sont déjà trop nombreux ; comment recevoir ceux qui s'inscriront dès l'ouverture des classes et qu'il est si utile, si nécessaire d'accueillir.

Le Gouvernement de Québec vient de tirer l'Université de Montréal de ses embarras financiers et d'assurer son avenir dans un geste de patriotisme éclairé, acclamé par toute la province.

Un souffle nouveau passe sur tous les esprits, anime tous les cœurs. Comme toujours la jeunesse a pris les devants. Elle s'est levée en masse et part pour de nouvelles conquêtes.

Écoutez le Recteur de l'Université de Montréal, Mgr Olivier Maurault, décrire la génération qui lève, l'espoir de demain :

*Voyez la jeunesse d'aujourd'hui ; elle nous secoue, elle nous pousse, elle nous élève au-dessus de nous-mêmes. Cette jeunesse lit, écrit, agit des idées, réclame des maîtres sûrs, formés aux meilleures disciplines, des chefs en qui elle puisse se confier. Elle possède les qualités françaises de clarté et de critique. Son langage est direct, son action aussi. Jeunesse spécialisée, elle tend cependant vers un but commun : une nation canadienne française, unanime, organisée, capable de faire respecter ses droits au sein du Commonwealth, dénuée de chauvinisme mais ouverte à la collaboration. De l'irrésistible élan de cette jeune élite inspirée par les plus nobles instincts de notre race, sortira un renouveau salutaire gage d'un immense avenir.*

Je termine.

Après la conquête, seuls, dépouillés de tout, nous avons duré. L'attaque de front nous a groupés. Le bloc a tenu.

Aujourd'hui, pour continuer de durer, pour durer toujours, il faut tout au moins avancer d'un pas égal avec les autres races à la conquête des richesses merveilleuses du pays.

Pour cela, il faut à notre peuple une formation complète. Et quand je dis complète, j'entends, pour l'élite tout au moins, une formation bilingue qui ne laisse rien à désirer. C'est un double fardeau, mais il est nécessaire et nous le porterons.

Pour une classe plus nombreuse : celle qui se destine à l'industrie ou aux affaires, il faut une préparation et une compétence qui ne soient en rien inférieures à celles de ses concurrents anglo-saxons.

De toute nécessité, nos compatriotes doivent apprendre à manier l'arme de la collectivité. Autrement, avec leur modeste aisance, comment pourraient-ils se défendre contre ceux qui, plus fortunés, ne s'en groupent pas moins pour l'attaque économique.

Tout cela, et bien d'autres choses nous l'aurons, parce que c'est nécessaire, vital pour nous.

Mais avant tout, c'est la vie nationale, spirituelle de la race que nous voulons défendre. Elle doit s'inspirer de la vieille mère patrie. C'est de la France que nous doit venir la substance. L'enfant doit vivre de sa mère. Nous comptons qu'elle nous soutiendra de son affection et nous nourrira de son génie. Pour qu'elle continue à nous manifester son attachement maternel, c'est vers France-Amérique que je me tourne. Des initiatives que nous lui devons, nombreuses et utiles, les plus fructueuses furent celles de ses grandes missions nationales : celles de Champlain, de Fayolle, de Jacques Cartier. C'était alors la France majestueuse, dans toute sa gloire, dans tout son éclat qui se penchait sur nos multitudes respectueuses et attendries. Le cœur du peuple en était réchauffé. Que la France nous revienne souvent pour nous prendre dans ses bras et nous presser sur sa poitrine.

Pour nous, ses enfants, sans l'oublier jamais, en l'attendant toujours, nous allons demain comme hier, silencieusement, mais inlassablement, travailler à notre tâche : protéger et perpétuer le miracle de la survivance française au Canada.



# BIBLIOTHÈQUE « FRANCE-AMÉRIQUE »

Au Comité " France-Amérique ", 9, avenue Victor-Emmanuel-III, Paris (VIII<sup>e</sup>).

## HISTOIRE DES NATIONS AMÉRICAINES :

	francs
F.-X. GARNEAU : HISTOIRE DU CANADA 7 <sup>e</sup> édition, 1928, mise à jour par M. HECTOR GARNEAU. 2 tomes de 600 pages chacun. Les 2 tomes . . . . .	100 *
JOACHIM MERLANT : LA FRANCE ET LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE AMÉRICAINNE (1778-1783), in-8°, 194 p., 7 hors-texte . . . . .	8 *
GEORGES WEILL : HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS : 1787-1917. 7 hors-texte . . . . .	10 *
PRÉSIDENT N.-M. BUTLER : LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE : leur origine, leur développement, leur unité, 10 hors-texte, 2 cartes. . . . .	20 *
J. HUMBERT : HISTOIRE DE LA COLOMBIE ET DU VENEZUELA. 2 hors-texte . . . . .	18 *
ALCIDÈS ARGUEDAS : HISTOIRE DE LA BOLIVIE, avec carte hors-texte . . . . .	16 *
LEONARDO PENA : HISTOIRE DU CHILI, avec carte hors-texte. . . . .	20 *
M. DE PIMENTEL-BRANDAO : HISTOIRE DU BRÉSIL (en préparation).	
CRISTOBAL GANGOTENA : HISTOIRE DE L'ÉQUATEUR (en préparation).	
JULIO NOE : HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE (en préparation).	

## PAYS D'AMÉRIQUE

Comte de PÉRIGNY : LA RÉPUBLIQUE DE COSTA RICA. 13 hors-texte . . . . .	10 *
FIRMIN ROZ : LES ÉTATS-UNIS . . . . .	18 *
D <sup>r</sup> CECILIO BAEZ : LE PARAGUAY. 4 hors-texte, 1 carte . . . . .	20 *
HUGO D. BARBAGELATA : L'URUGUAY (en préparation).	
FRANCISCO GARCIA CALDERON : LE PÉROU (en préparation).	

## LITTÉRATURE ET ARTS D'AMÉRIQUE

E. BOUTROUX, P.-W. BARTLETT, J.-M. BALDWIN, BÉNÉDITE, W.-R. BERRY, D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, L. GILLET, D.-J. HILL, J.-H. HYDE, MORTON-FULLERTON : LES ÉTATS-UNIS ET LA FRANCE : LEURS RAPPORTS HISTORIQUES ET SOCIAUX. 20 hors-texte . . . . .	10 *
JOSÉ ENRIQUE RODO : PAGES CHOISIES. Introduction de M. HUGO D. BARBAGELATA. 1 hors-texte . . . . .	8 *
RUBEN DARIO : PAGES CHOISIES. Introduction de M. V. GARCIA CALDERON. 1 hors-texte . . . . .	8 *
ANDRÉS BELLO : PAGES CHOISIES. Introduction de M. HUGO D. BARBAGELATA (en préparation). . . . .	
FAUSTINO SARMIENTO : PAGES CHOISIES. Introduction de M. V. GARCIA CALDERON (en préparation).	

## QUESTIONS AMÉRICAINES

Professeur CROLY : LES PROMESSES DE LA VIE AMÉRICAINNE . . . . .	8 *
RUY BARBOSA : LE DEVOIR DES NEUTRES. — Avant-Propos de GRAÇA ARANHA . . . . .	5 *
C. SILVA VILDOSOLA : LE CHILI ET LA GUERRE . . . . .	
MAURICE BARRÈS : DE LA SYMPATHIE A LA FRATERNITÉ D'ARMES : LES ÉTATS-UNIS DANS LA GUERRE. . . . .	2 50
W. SHARP et G. HANOTAUX : LE SECOURS AMÉRICAIN EN FRANCE. . . . .	1 50
J.-M. BALDWIN : LA FRANCE ET LA GUERRE : OPINION D'UN AMÉRICAIN . . . . .	1 50
G. HANOTAUX : L'UNION DES ÉTATS-UNIS ET DE LA FRANCE . . . . .	1 50
EMILE R. WAGNER : L'ALLEMAGNE ET L'AMÉRIQUE LATINE. . . . .	8 *
— A TRAVERS LA FORÊT BRÉSILIENNE : ÉTAT DE PARANA. 8 hors-texte . . . . .	10 *
MACKENZIE KING : LA QUESTION SOCIALE ET LE CANADA. — INDUSTRIE ET HUMANITÉ . . . . .	10 *
AU CANADA, par le MARÉCHAL FAYOLLE, ALBERT BESNARD, BLÉRIOT, JEAN BRUNHES, Préface de M. GABRIEL HANOTAUX in-8 avec 32 planches hors-texte, 1922 . . . . .	35 *

Envoi contre mandat-poste représentant la valeur de l'ouvrage, plus les frais de port (7 p. 100 France, 10 p. 100 et 15 p. 100 étranger).

Réduction de 20 p. 100 pour nos membres. — Ceux-ci n'ont toutefois droit qu'à un exemplaire à prix réduit de chaque édition. Pour profiter de cette réduction, les commandes doivent être faites DIRECTEMENT. AU SIEGE SOCIAL DE « FRANCE-AMÉRIQUE », 9, avenue Victor-Emmanuel-III, et en tout cas accompagnées de leur montant, en argent, mandat ou chèque sur Paris. Il ne pourra, en effet être tenu compte des commandes non accompagnées d'un envoi d'argent.

## BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINNE

ANDRÉ SIEGFRIED, etc. : INITIATION A LA VIE AUX ÉTATS-UNIS, in-8°, 1932. . . . .	20 *
ABBÉ GROULX : LE FRANÇAIS AU CANADA (Epilogue de G. GOYAU), in-8°, 1932 . . . . .	15 *
B. MIRKINE GUETZEVITCH : LES CONSTITUTIONS DES NATIONS AMÉRICAINES, in-8°, 1933 . . . . .	40 *

## ÉDITIONS « FRANCE-AMÉRIQUE »

Au Comité " France-Amérique ", 9, avenue Victor-Emmanuel, Paris (VIII<sup>e</sup>)

### LES ÉDITIONS « FRANCE-AMÉRIQUE »

	francs
GABRIEL DE JOUBERT : <b>GUIDE AU CANADA</b> , avec une carte et 24 dessins inédits de M. Louis Hourticq, de l'Académie des Beaux-Arts, Professeur à l'École Nationale des Beaux-Arts. Édition in-16, relié cuir . . . . .	12 50
— — — — — cartonnée . . . . .	10 »
GABRIEL DE JOUBERT : <b>LE GUIDE DES RÉGIONS DE FRANCE : LA CORSE</b> , avec 1 carte et 28 dessins inédits de Germaine Chanteaud-Chabas : traduction anglaise en regard du texte français. Édition originale format 27 x 22, 20 exemplaires sur japon, numérotés de 1 à 20. . . . .	40 »
80 exemplaires sur vergé à la forme, numérotés de 21 à 100 . . . . .	25 »
Édition ordinaire in-16, relié cuir . . . . .	12 50
— — — — — cartonnée . . . . .	10 »
G. HANOTAUX, R. DANDURAND, R. DE CAIX, SALONE, J. BARTH, etc. : <b>FRANCE ET CANADA</b> , 1912 . . . . .	2 »
J.-L. MANAN : <b>LE PROBLÈME AGRAIRE ARGENTIN</b> , 1914. . . . .	2 »
GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française : <b>CIRCUITS DES CHAMPS DE BATAILLE DE FRANCE</b> (100 cartes et vues cavalières dans le texte et 2 grandes cartes) in-16, 1924. . . . .	20 »
EDGAR ALLIX, JOSEPH BARTHÉLEMY, CLÉMENT COLSON, LOUIS DAUSSET, Général DEBENEY, GERMAIN-MARTIN, GUTT, LUCIEN HUBERT, GABRIEL HANOTAUX, JACQUES KULP, Amiral LACAZE, LAMOUREUX, GABRIEL LOUIS-JARAY, LEWANDOWSKI, JEAN PARMENTIER, FRANÇOIS PIÉTRI : <b>LA SITUATION FINANCIÈRE DE LA FRANCE</b> , in-16, 1926 (2 <sup>e</sup> édition) . . . . .	12 »
HUGO D. BARBAGELATA : <b>JACQUES DE LINIERS ET LA RECONQUÊTE DE BUENOS-AIRES</b> (12 août 1906), 1927, in-16. ( <i>Cette édition n'est pas dans le commerce.</i> ) . . . . .	2 »
GABRIEL HANOTAUX, RENÉ DOUMIC, LUIS DE SOUZA-DANTAS : <b>LES NATIONS AMÉRICAINES ET M. GABRIEL HANOTAUX</b> (à propos du 30 <sup>e</sup> anniversaire de son entrée à l'Académie française), 1928, in-16 . . . . .	2 »
<b>LE 150<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DU TRAITÉ D'ALLIANCE ENTRE LA FRANCE ET LES ÉTATS-UNIS</b> (textes anglais et français), avec le texte du traité d'alliance éventuelle et défensive de 1778, sur papier vergé à la forme, in-8°, 1928 . . . . .	4 »
F. L. DE LA BARRA, G. HANOTAUX, L. MADELIN, F. DE TESSAN : <b>LA VIE ET L'ŒUVRE DE GABRIEL HANOTAUX</b> (à propos de son 80 <sup>e</sup> anniversaire), 1934 . . . . .	3 »
<b>PARIS-GUIDE ET ANNUAIRE FRANCE-AMÉRIQUE</b> (172 p., 142 dessins, 4 cartes, relié cuir), 1931 . . . . .	25 »
<b>PARIS-GUIDE</b> : Le Guide de la Vie à Paris (600 p., 100 dessins inéd., relié), édit. 1925. . . . .	40 »
<b>PARIS-GUIDE</b> : Le Guide de la Vie à Paris (600 p., 100 dessins inéd., relié), édit. 1926. . . . .	40 »
<b>PARIS-GUIDE</b> : Le Guide de la Vie à Paris (600 p., 100 dessins inéd., relié), édit. 1927. . . . .	40 »
<b>PARIS-GUIDE</b> : Le Guide de la Vie à Paris (600 p., 100 dessins inéd., relié), édit. 1928. . . . .	40 »
<b>ANNUAIRE FRANCE-AMÉRIQUE</b> : 1 <sup>re</sup> année : 1922-1923 (10 pl. hors-texte, relié toile), 2 <sup>e</sup> année : 1924-1925 (10 pl. hors-texte, relié toile), 3 <sup>e</sup> année : 1926-1927 (1.600 p., 100 pl., hors-texte, relié cuir), 4 <sup>e</sup> année : 1928-1930 (600 p., 110 dessins inédits dont 70 hors-texte, relié cuir). . . . .	25 »

### COLLECTIONS DES REVUES

REVUE « FRANCE-AMÉRIQUE ». Années 1910, 1911, 1912, 1913, 1914-1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1921, 1922, 1923, 1924 . . . . .	60 »
REVUE « FRANCE-ÉTATS-UNIS ». Années 1919, 1920, 1921, 1922, 1923, 1924 . . . . .	60 »
REVUE « FRANCE-AMÉRIQUE » avec ses suppléments : Années 1925 à 1938. . . . .	60 »

### ÉDITIONS « FRANCE-AMÉRIQUE » DE GRAND LUXE

LEPÈRE : <b>LA FRANCE</b> , de Rodin, gravée sur bois, en deux couleurs, tirage sur chine à 130 exemplaires numérotés, montés sur bristol . . . . .	100 »
EN L'HONNEUR DE M. ET M <sup>me</sup> CARNEGIE, plaquette d'amateur de 30 pages, tirée à 200 exemplaires numérotés, avec 2 gravures hors-texte . . . . .	10 »
G. HANOTAUX, L. BARTHOU, R. BAZIN, d'ESTOURNELLES DE CONSTANT, E. LAMY, Général LEBON, VIDAL DE LA BLACHE : <b>LA MISSION CHAMPLAIN AUX ÉTATS-UNIS ET AU CANADA</b> (avril-mai 1912) avec 23 portraits hors-texte de Cormon, 2 planches hors-texte de Lepère, dessins dans le texte de Mme et M. G. HANOTAUX fils. Tiré à 230 exemplaires numérotés ( <i>épuisé</i> ). . . . .	

### COLLECTIONS DES GRANDS HOMMES DE LA GUERRE (épuisé)

### COLLECTION « CHOSES D'AMÉRIQUE » (chez Armand Colin)

*de l'Institut des Etudes Américaines*

ANDRÉ SIEGFRIED, de l'Institut : <b>AMÉRIQUE LATINE</b> , in-16, 1934 . . . . .	12 »
INITIATION A LA VIE EN ARGENTINE, in-16, 1935. . . . .	14 »
HUGO D. BARBAGELATA : <b>HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE</b> , in-8°, 1936 . . . . .	32 »
GABRIEL-LOUIS JARAY : <b>L'EMPIRE FRANÇAIS D'AMÉRIQUE</b> , 1534-1803, in-8°, 1938. . . . .	40 »

BNQ



C000262921